Henry
Bauchau

Déluge

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est dans un petit port du Sud de la France, où elle s'est installée pour raisons de santé, que Florence fait la connaissance de Florian. Peintre vieillissant, instable, réputé fou et pyromane, il n'aime rien tant que brûler et voir se consumer ses propres dessins. Encouragée par la psychiatre qui le "suit" de loin, Florence accepte de se mettre à son service. Et bientôt se forme autour d'eux, et de l'atelier aménagé pour l'artiste, un petit cercle d'amitié…

Peindre le Déluge – et peut-être le livrer aux flammes –, tel est le grand oeuvre que projette désormais Florian. De jour en jour, de mois en mois, il entraîne ses compagnons dans la folle entreprise de ce tableau démesuré qui les requiert corps et âme, qui les épuise et pourtant les transcende. Car cette oeuvre est, comme notre monde, traversée par la violence des siècles, par le désastre et la splendeur d'une humanité toujours renaissante.

L'art et la folie, le rêve et le délire, la vulnérabilité et l'inépuisable nécessité de créer, tels sont quelques-uns des chemins qu'Henry Bauchau propose à notre réflexion, et qu'il illumine d'une écriture aussi profonde que d'une magnifique fluidité…

"DOMAINE FRANÇAIS"

HENRY BAUCHAU

Né en Belgique en 1913, Henry Bauchau est décédé à Louveciennes en 2012. Psychanalyste, poète, dramaturge, essayiste, romancier, il est l'auteur d'une des œuvres les plus marquantes de notre temps, traduite dans le monde entier. En 2008, son roman Le Boulevard périphérique *a obtenu le prix du Livre Inter.*

DU MÊME AUTEUR

GÉOLOGIE, poèmes (prix Max-Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA DÉCHIRURE, roman, Gallimard, 1966 ; Actes Sud, 2003.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966 ; Actes Sud, 2001.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans-Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987 ; Actes Sud, 2000 (nouv. éd. revue) ; Babel n° 647, 2004.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975 ; Actes Sud, 2003.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la Ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman, grand prix de l'Union latine 2002), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUR APRÈS JOUR, JOURNAL 1983-1989, Les Eperonniers, 1992 ; Babel n° 588, 2003.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ANTIGONE, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ D'ESCHYLE, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998.
JOURNAL D'ANTIGONE, journal 1989-1997, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Babel n° 384, 1999.
EXERCICE DU MATIN, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'ÉCRITURE À L'ÉCOUTE, essais, Actes Sud, 2000.
THÉÂTRE COMPLET, Actes Sud-Papiers, 2001.
PASSAGE DE LA BONNE-GRAINE, journal 1997-2001, Actes Sud, 2002.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, livret d'opéra, Actes Sud, 2003.

L'ENFANT BLEU, roman (grand prix de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre), Actes Sud, 2004 ; Babel n° 727, 2006.
LA GRANDE MURAILLE, journal 1960-1965, Babel n° 684, 2005.
EN NOIR ET BLANC. VU PAR LIONEL, nouvelles, Editions du Chemin de fer, 2005.
NOUS NE SOMMES PAS SÉPARÉS, poésie, Actes Sud, 2006.
LE PRÉSENT D'INCERTITUDE, journal 2002-2005, Actes Sud, 2007.
LE BOULEVARD PÉRIPHÉRIQUE, roman (prix du Livre Inter 2008), Actes Sud, 2008 ; Babel n° 972, 2009.
L'ATELIER SPIRITUEL, Actes Sud, 2008.
LA LUMIÈRE ANTIGONE, poème pour le livret de l'opéra de Pierre Bartholomée, Actes Sud, 2009.
POÉSIE COMPLÈTE, Actes Sud, 2009.
LES ANNÉES DIFFICILES, journal 1972-1983, Actes Sud, 2009.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00498-9

HENRY BAUCHAU

Déluge

roman

ACTES SUD

à Myriam

Quand j'étais tout enfant, le sort d'aucun personnage de l'histoire sainte ne me semblait aussi misérable que celui de Noé, à cause du déluge qui le tint enfermé dans l'arche pendant quarante jours. Plus tard, je fus souvent malade, et pendant de longs jours je dus rester aussi dans l'"arche". Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fît nuit sur la terre.

MARCEL PROUST

I

LA RENCONTRE

Pendant ma promenade ce matin j'ai pensé de nouveau que, jusqu'à la mort de ma mère, je n'ai pas vécu ma vie mais celle qu'elle aurait voulu avoir. Sous sa pression cachée je suis devenue une élève brillante, puis une étudiante qui a accumulé les diplômes et finalement je me suis retrouvée la plus jeune agrégée de France. J'ai appris, beaucoup appris comme elle aurait voulu le faire, j'ai eu l'air de penser. C'est après sa mort – un cancer foudroyant – que peu à peu j'ai commencé à comprendre que je ne vivais pas ma propre vie. Je l'ai vu vraiment, je l'ai ressenti dans tout mon être quand j'ai aussi été atteinte par la maladie que je croyais à tort inguérissable. J'ai ressenti une grande solitude, mes amis, mes admirateurs m'aimaient-ils ? Dans un sursaut désespéré j'ai téléphoné à celle qui avait été ma vraie amie et qui avait quitté Paris et ses études pour aller vivre autrement dans un port du Sud. Quand j'ai eu Margot au téléphone je n'ai presque fait que pleurer. Le surlendemain elle débarquait chez moi. Elle m'a écoutée longtemps, puis elle m'a dit : "Tu dois changer de vie, vends ton appart, quitte le monde universitaire et viens chez nous. Il y a de très bons médecins, bien au courant de ce genre de maladie. Je connais celui qu'on dit le meilleur. Cesse de vivre comme le voulait ta mère, risque-toi dans ta vie. J'ai des amis là-bas,

ils t'aimeront tout de suite, tu ne seras pas seule. Nous t'aiderons à trouver jusqu'à ta guérison un petit travail pas trop fatigant."

Je l'ai crue. Avec une vitesse surprenante j'ai réglé mes affaires et je suis partie rejoindre Margot, qui m'avait trouvé déjà un petit logement.

Je suis plus heureuse, c'est vrai. Je n'ai plus besoin de briller. Je travaille avec des enfants mais je m'imagine toujours que la mort travaille en moi, comme elle a travaillé ma mère. La promenade et mes pensées m'ont fatiguée. Je m'appuie un moment sur le mur qui protège ce côté de l'ancien port. Les bassins qui sont en dessous n'abritent plus des bateaux mais d'énormes barges qui déchargent des barils d'essence ou engloutissent des caisses de déchets et de machines obsolètes pour les emporter vers des usines de retraitement. L'eau assombrie par des nappes d'essence est envahie, comme tout le bassin, par le tumulte des oiseaux de mer qui viennent là se nourrir des déchets qui tombent des camions ou des chalands.

Ce lieu m'attire par son grouillement, son bruit ravageur, j'imagine voir là en grand ce que la maladie opère en moi. Jadis c'était un des beaux bassins de l'ancien port, tout s'est agrandi et déplacé, maintenant ce n'est plus qu'une sorte de dépôt transitoire.

Il passe peu de monde ici à cette heure, je sens derrière moi quelqu'un, il tourne, il descend l'escalier, je le regarde, il est grand, fort maigre, des touffes de cheveux gris s'échappent en désordre de sa casquette de marin. Il tient sous le bras un carton à dessin, il a sur le dos un petit sac. Il me semble que je l'ai déjà vu.

Il s'assied sur une des dernières marches et, ouvrant son carton, en sort quelques feuilles et se met

à dessiner. A l'encre de Chine, très lentement puis achevant brusquement. Il a des petites bouteilles à côté de lui et d'un pinceau hardi il ajoute parfois une couleur. Quand il termine un dessin, il le regarde assez longuement, puis le froisse et lorsqu'il est en boule le jette à ses pieds. A ce moment un nom me vient à l'esprit, c'est Florian, le fameux peintre dont on dit qu'il jette ou brûle la plupart de ses œuvres.

Un désir irrésistible, je descends l'escalier, je m'assieds derrière lui. Je souffle : "Vous êtes Florian ?

— Si vous voulez.

— Je vous admire beaucoup."

Il me tend une feuille et plusieurs crayons.

"Ne parlez pas, ne regardez pas. Dessinez.

— Je ne sais qu'assembler des couleurs, j'aurais pu travailler dans la mode.

— C'est bien. En attendant dessine."

Il continue à travailler. Je ne sais que dire, je ne dessine jamais. Je me souviens des plans de géométrie. J'en fais un. Je regarde ce qu'il dessine, c'est le grouillement des oiseaux de mer sur un chaland débordant de déchets. C'est fort, cela me fait souffrir, je sens grouiller en moi la maladie.

Il se retourne, me prend des mains mon dessin, y ajoute quelques traits et l'octogone que je commençais devient un mur. Celui qui barre ma vie. Il demande :

"Un peu de café ?

— Avec vous oui."

Il prend dans son sac un thermos, il me donne un gobelet avec du café très sucré. J'aime.

Quand j'ai fini, il s'en verse aussi, nous sommes à l'ombre, il a enlevé sa casquette, je le trouve beau, dévasté, le regard étrange. Je ne puis m'empêcher de demander :

"Comment savez-vous pour le mur ?"